



L'articulation des socialités et des activités psychologiques selon H. Wallon.

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. L'articulation des socialités et des activités psychologiques selon H. Wallon.. Dynamiques sociales et changements personnels., CNRS, pp. 171-187, 1989. halshs-01081199

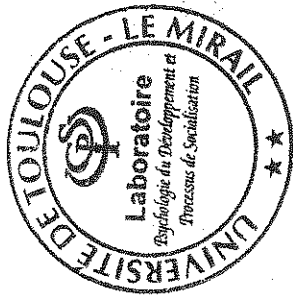
HAL Id: halshs-01081199

<https://shs.hal.science/halshs-01081199>

Submitted on 7 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Malrieu P. L'articulation des
sociabilités et des activités
psychologiques selon H. Wallon
In P. Malrieu ed. Dynamiques
sociales et changements personnels
Paris - Editions du Centre National
de la Recherche Scientifique
pp. 171-187 1983

L'ARTICULATION DES SOCIALITES ET DES ACTIVITES PSYCHOLOGIQUES

SELON H. WALLON

P. Malrieu

On ne trouve pas une théorie explicite du changement social chez Wallon. Il n'a pas étudié comment les hommes, dans leurs relations sociales, sont amenés à réagir aux institutions dans lesquelles ils ont vécu, à éprouver leurs insuffisances, à en produire de nouvelles. Sa préoccupation principale était autre, on la saisit quand on considère ce à quoi il s'oppose : à ce qu'il appelle "les idoles" de la psychologie⁽¹⁾, et les exemples qu'il en donne - les images, l'association des idées, l'attention, la volonté... - désignent les "fonctions psychologiques" entre lesquelles la philosophie de l'esprit a distribué les actes mentaux, et qu'elle a transmises par le canal de l'introspection à la psychologie expérimentale, et même, paradoxalement, aux recherches du behaviorisme et de la psychologie sociale. Ce qu'il a voulu, c'est, nous semble-t-il, fonder une *psychologie critique* : prenant pour point de départ la "réalité concrète" des réalisations de la vie mentale, des comportements des individus dans leurs "rapports avec les différents systèmes de réalité" qui agissent sur eux, Wallon recherche les fondements de leur avènement et de leur développement dans les relations qu'ils instaurent entre leurs structures biologiques et leurs milieux d'existence. Cette conception "activiste, dialectique", avance que "la psychologie est postée au confluent des actions réciproques qui s'exercent entre l'organique et le social, entre le physique et le mental, par l'intermédiaire de l'individu"⁽²⁾ - ce qui revient à récuser toute investigation, qui, prenant en

compte, avec raison, les structures physiologiques et/ou l'influence des institutions, méconnaîtrait le rôle des initiatives des individus, de leurs caractéristiques et de leur histoire singulière.

I — DIALECTIQUE DES "TECHNIQUES" ET DES "OPERATIONS MENTALES"

L'expérience individuelle devient une des conditions des actes mentaux, réagit sur leurs infrastructures biologiques et sociales, et devient apte à les modifier : par une telle conception, Wallon est en mesure d'indiquer la place de la psychologie dans l'étude du changement social. On trouve chez lui à ce sujet quelques propositions générales, et quelques suggestions, en vue d'une étude de l'influence des actions individuelles dans la restructuration sociale. Ne dit-il pas par exemple :

"Avec l'homme apparaît un pouvoir de transformer ses conditions d'existence, pouvoir dont le développement suit une progression accélérée à mesure que le milieu social, superposé au milieu physique, rend possible la découverte et l'emploi de techniques chaque jour plus strictement fondées sur la mise en évidence des lois qui répondent à la nature des choses⁽³⁾. Découverte et emploi qui exigent des initiatives individuelles. Idée qu'il précise lorsqu'il observe comment les innovations techniques introduisent chez les individus des attitudes, des perceptions, des conceptions nouvelles, d'où résultent, selon des "influences interindividuelles" dont il souhaite l'exploration, une nouvelle situation dans le monde : "la conception propre à une époque"⁽⁴⁾.

De même sa réflexion sur les travaux de Lévy-Bruhl l'amène à l'hypothèse que des formes collectives d'actions sur la nature ont introduit de nouvelles activités psychologiques, lesquelles doivent entraîner de nouveaux modes d'existence sociale. Ainsi les mythes ont-ils constitué une avancée vers des techniques nouvelles, en rendant possible l'imagination de réalités — passées, futures — inaccessibles : en introduisant les hommes à l'imaginaire, à la représentation de l'inactuel, ils ont favorisé l'avènement d'une industrie qui "transforme cette existence imaginée en existence réelle"⁽⁵⁾. L'idée générale de Wallon, qui semble sur ce point influencé par

activités psychologiques est promu par les techniques, au sens large du terme : une fois ce changement instauré dans les "opérations mentales" nécessaires en chaque individu pour réaliser les idées, le langage, les actes qui le font s'adapter au milieu en l'adaptant à ses besoins", de nouvelles transformations deviennent possibles dans les relations sociales⁽⁶⁾.

Dans la spirale : actes techniques → opérations mentales → forces sociales → techniques..., le moment de l'influence des techniques sur les activités psychologiques semble souligné par Wallon. Il n'en est pas moins vrai qu'en insistant sur le rôle des *opérations mentales* — en chaque individu — il affirme l'existence d'un domaine psychique original, dont l'intervention est nécessaire pour que s'accomplissent les activités sociales qui font fonctionner les institutions. Et par là il s'oppose aux mécanismes sociologistes qui passent par dessus le chafon psychique, ou qui tendent, comme chez Ch. Blondel, à en faire l'expression des structures sociales.

Mais en quoi réside alors cette spécificité du psychisme ? Wallon en désigne trois aspects principaux :

a) Le psychique est le lieu de la régulation profonde des activités sociales par les processus physiologiques qui permettent et canalisent les motivations, les informations, les significations affectives des situations. Il y a des mécanismes physiologiques de l'intégration — que Wallon a explorés dans *l'Enfant turbulent* — hors desquels ne pourraient fonctionner les régulations sociales, même si l'on peut admettre que celles-ci vont avoir sur ces mécanismes une action en retour. Ces mécanismes, il est possible de voir comment ils définissent les structures des activités sociales : les normes du travail, de la communication parlée, des activités intellectuelles sont, dans une *grande mesure*, imposées aux institutions sociales qui les mettent en jeu par les structures biologiques : en méconnaître l'intervention serait irréaliste, et quelques unes des aliénations sociales peuvent être rapportées à pareille méconnaissance — par exemple dans l'exploitation de la force de travail ouvrière, dans l'éducation intellectuelle ou artistique, dans la vie sociale dans son ensemble. Le corps a ses lois, que la société ne peut pas impunément transgresser, que les changements sociaux doivent prendre en compte sous peine d'échec.

b) Il y a une instance interpersonnelle du psychique, qui, distincte

b) Il y a une instance interpersonnelle du psychique, qui, distincte des régulations sociales, en est en un sens le fondement. Elle consiste en la présence et en l'action de l'Autre en moi. Elle a deux versants en interdépendance : affectif et représentatif.

Au niveau affectif, elle consiste dans les relations émotionnelles. Wallon leur reconnaît une fonction essentielle dans l'ontogénèse : c'est par le retentissement que suscitent en autrui ses besoins, puis ses désirs, que l'enfant accède au statut de socius, comme c'est par les déceptions de ses demandes émotionnelles, dans les irritations et les anxiétés, qu'il parvient aux oppositions et aux isolements qui lui permettent de se débarrasser des fusions affectives et d'accéder au statut d'ego par la réalisation de son altérité propre, de sa distance à l'égard de l'autre. *Les Origines du Caractère*, les articles sur *l'Evolution dialectique de la personnalité*, sur *Niveaux et fluctuations du moi*, tracent les grandes lignes d'une théorie d'un domaine des relations interpersonnelles, sous jacent aux relations sociales proprement dites (autant que peuvent l'être les structures biologiques), même s'il reçoit des institutions des impulsions ou des restrictions ultérieures. En ce sens Wallon est proche de la psychanalyse, bien qu'il s'en écarte profondément par son refus du substantialisme des pulsions et des complexes simplificateurs.

Au niveau des *représentations*, les relations interpersonnelles sont dirigées par la prise en compte des situations inexistantes, par la prévision d'un avenir proche ou lointain : l'individu travaille avec autrui, selon la représentation de la relation de son geste avec la demande d'autrui, selon une tradition, avec un projet et un plan ; le primitif "sait" quels sont les rôles respectifs des différents membres du groupe, dans chacune des circonstances du jour ou de l'année ; il "connaît" la dépendance des phénomènes naturels à l'égard des puissances surnaturelles, et ses relations aux autres sont organisées en fonction de l'intervention de celles-ci dans la vie sociale. Wallon a esquissé des hypothèses sur l'avènement de ces représentations sociales régulatrices en mettant à leur origine les simulacres, puis le symbolisme linguistique, qui se développent sur le fondement de la relation aux autres : l'individu ne représente une scène vécue que pour amener l'autre à s'y replonger, il n'utilise les signes que dans la mesure où il trouve grâce à eux la possibilité de se dédoubler en la personne de l'autre qui lui a offert ces symboles.

Ce psychisme inhérent aux relations aux autres est dialectique de l'affiliation et de la distinction, comme en témoigne la vie des groupes. On y voit tour à tour jouer la symbiose affective et les activités alternantes, la sympathie et la jalousie, les identifications centrifuge et centripète, l'affiliation par contagion et la prise de rôle avec conscience de la différence et de l'autonomisation du sujet.

c) Une des dimensions du psychisme réside selon Wallon dans la construction de la personne et dans la régulation des conduites par leur assujettissement aux valeurs, aux "objectifs de vie" qui permettent au sujet de s'opposer "à chacune de ses expériences particulières et successives, au contenu de son activité ou de ses représentations et aux événements de sa propre existence" (7). Cette opposition du sujet à son vécu, à son éparpillement dans la successivité de ses expériences et de ses actes, n'est possible que par une activité d'intégration de ces derniers sous l'égide de "notions toutes abstraites ou idéales", ce qui confère au sujet le sentiment de son identité : la conquête de soi exige un travail complexe, où interviennent la maîtrise des grands instruments culturels et des relations à autrui. Instruments culturels : l'outil — générateur de l'espace mental — ; les imitations — grâce auxquelles le sujet parvient à la conscience d'un corps propre objectivé selon le corps d'autrui ; le langage, condition de l'objectivation du monde perçu, de la découverte des relations entre les événements vécus, depuis le couple jusqu'aux systèmes scientifiques. Relations à autrui : la conquête des instruments culturels n'est possible que dans le mouvement dialectique de participation aux affects, aux actions, aux positions des autres et dans les séparations successives de soi et des autres, du point de vue propre et de ceux d'autrui.

II — L'INTERACTION DES GROUPES, DES MILIEUX, DES PERSONNES, FONDEMENT DU CHANGEMENT SOCIAL

En affirmant, non point l'autonomie, mais la spécificité des opérations mentales en face des incitations biologiques et des commandes sociales, Wallon nous oriente vers une conception du changement social qui prenne en compte les tensions, les conflits, développés dans la vie sociale par le pouvoir de l'individu de se retirer des activités, nécessairement sociales, où il s'engage.

Soit au temps T₁ des conduites socialement adaptées. Cette adaptation – du mouvement aux normes du travail, des croyances individuelles aux représentations du mythe ou de la science, des conduites dans le groupe aux valeurs de la société – n'est pas un simple phénomène de conditionnement ou d'accoutumance. Elle est une activité, elle requiert des *disciplines mentales*, des opérations d'*anticipation* des activités : ce n'est possible que par un effort individuel, qui exige une double attention, aux modèles proposés par les autres, et aux activités personnellement assumées, l'adhésion à des valeurs collectives, l'identification à ceux qui les propagent.

Mais s'il y a effort, ce n'est pas seulement dans une lutte contre le laisser-faire des impulsions, contre des désirs individuels qui seraient opposés aux normes sociales, c'est surtout parce que *le sujet se trouve en position d'instabilité entre les modèles*, entre les moi multiples qui se trouvent en lui juxtaposés. C'est aussi parce que ses adhésions successives sont toujours payées du sacrifice d'autres possibilités, dont la perception n'était pas claire au moment de l'adhésion, et le devient davantage ensuite. Ainsi est-il inévitable qu'il y ait ambivalence des valeurs, et même ébranlement des disciplines mentales qui étaient apparues comme le fondement de l'adaptation. En T₁, il y avait "une sorte de normalisation qui ramène les représentations à un type stable et conventionnel, que nous avons coutume de considérer comme le prototype de la réalité" : c'est vrai de la perception, mais aussi des représentations abstraites. Ces prototypes se trouvent ébranlés par la révélation des aspects du réel qui avaient été tenus dans l'ombre par l'unité des pratiques antérieures. C'est le moment T₂ de la crise.

Wallon nous invite à en rechercher les composantes psychologiques, à ne pas nous contenter d'une étude des contradictions entre les institutions en présence. Il y a une infrastructure d'activités psychologiques au fondement de la crise. Elle réside dans la constatation essentielle que le sujet n'existe en tant que tel, *c'est à dire en quête permanente du statut de personne*, que par ses relations aux Autres. Relations doublement dialectiques. D'une part elles consistent, dès l'enfance, en une alternance de fusion et de retrait, d'imitation et de singularisation : entraîné sur la position d'autrui pour surmonter ses infériorités, le sujet réalise bientôt

l'impossibilité où il est d'y demeurer sous peine de perdre l'autonomie à laquelle il aspirait. Cette oscillation est renforcée, d'autre part, par la pluralité des modèles qui est constante dans toutes les sociétés humaines, fussent-elles archaïques ou totalitaires, et *qui est une conséquence de l'existence dans l'histoire*. C'est en effet dans les périodes où les relations d'identification traditionnelles se heurtent à d'autres possibilités d'identification que se multiplient dans une société les doutes, les remises en question de soi-même, les prises de conscience des restrictions imposées par la tradition. Il n'y aurait pas de changement social sans cet ébranlement des valeurs et des disciplines mentales indispensables pour les réaliser.

C'est dans son article *Milieus, groupes et psychogénèse* que Wallon a le plus clairement exposé les processus contradictoires qui peuvent, dans les groupes, conférer aux individus le pouvoir d'initier des changements dans les milieux. Le groupe suscite un mouvement d'affiliation et d'identification, mais aussi il exige que l'individu y ait un rôle qu'il ne peut remplir s'il ne jouit pas d'une certaine autonomie. Et d'autre part le groupe est le lieu de mouvements de sens opposés, d'imitation, d'émulation, de rivalité, de despotisme, qui s'inhibent ou se renforcent les uns les autres, qui se jouent sur des plans divers du psychisme, au niveau des émotions, des représentations spontanées ou de la systématisation.

Ces analyses soulignent qu'en définitive l'individu "apprend ainsi à se saisir à la fois comme sujet et comme objet, comme Soi et comme Lui... Parce que le groupe l'a sollicité sans cesse à se classer parmi d'autres à la fois semblables et différents de lui-même"⁽⁸⁾. Sans ce dualisme intériorisé, s'il n'y avait d'actions que commandées par la loi d'un "milieu", le Soi s'exténuerait au profit du Lui. Wallon considère comme une condition importante de cet avènement du Soi l'existence d'une multiplicité de groupes. Elle permet à l'enfant, dit-il, – mais on peut affirmer que ce n'est pas moins vrai pour les adultes – d'apprendre "à discerner les différentes sortes de relations qui peuvent l'unir et éventuellement l'opposer à la société... C'est un aménagement intime de la personne qu'opèrent les groupes, en y faisant pénétrer les différentes catégories de rapports avec autrui"⁽⁹⁾.

Ainsi Wallon nous propose-t-il de considérer que l'ébranlement des règles institutionnelles passe nécessairement par le jeu que la personne

introduit en elles — non par suite de ses désirs individuels, mais parce qu'elle accède dans les groupes auxquels elle participe à un pouvoir de distanciation, de division de soi, d'opposition de soi à soi, condition d'une opposition "à la société".

↳ Est-ce à dire que Wallon s'approcherait de la conception lewinienne de la dynamique des groupes ? Qu'il conférerait aux relations dialectiques entre ces derniers et les individus qui les composent la fonction d'introduire le changement dans des institutions qui tendraient à l'inertie ? Il ne le semble pas. Car pour lui il y a des relations dialectiques entre les milieux et les groupes. Comme entre les groupes et la personne. Comme entre les milieux et les personnes. Ces relations tiennent au fait, tout d'abord, que les milieux sont multiples : il n'y a pas une société, mais en elle des institutions dont chacune a une fonction originale, qui l'oppose nécessairement aux autres. Les groupes qui se développent en chacune d'elles participent de cette originalité et de cette opposition, et en outre sont le lieu de ces processus conflictuels — imitation, rivalité, domination... — dont nous parlerions plus haut. Quant à la personne, elle est le lieu d'antagonismes qui ne sont pas la simple expression des oppositions entre les milieux, entre les groupes, entre les groupes et les milieux : il s'agit aussi d'antagonismes intérieurs, de soi à soi, constitués au cours de l'histoire du sujet par les visées successives qu'il a conçues pour harmoniser les conduites qu'il développe dans les environnements (milieux et groupes) différents où il cherche à exister.

Telle serait sans doute la méthode que la psychologie de Wallon inspirerait dans l'étude des crises initiatrices du changement social : l'analyse des relations entre : les structures individuelles, les relations de groupe, les relations de milieux.

III — LA RESTRUCTURATION SOCIALE

On ne trouve chez lui que peu de recherches qui portent sur ce problème, mais des suggestions sur les processus par lesquels la crise sociale est surmontée par l'invention collective d'un nouveau "milieu social", de nouvelles institutions. Ce moment T3 de l'évolution sociale, du

remplacement des anciennes structures par de nouvelles, suppose que les individus s'unissent selon de nouvelles représentations sociales dans de nouvelles conduites collectives. C'est ce qui se passe lorsque, par exemple, une religion cède la place à une autre, ou qu'un système politique en remplace un autre. La transformation ne réussit qu'à la condition de surmonter les conflits de l'étape antérieure en assurant aux personnes l'intégration des aspirations divisées par la crise. Des indications de Wallon sur de telles transformations, on peut dire que pour lui elles réussissent quand elles assurent la reprise des conduites antérieures discréditées en les réajustant aux réalités qu'elles méconnaissaient, et qui ont été découvertes grâce aux techniques nouvelles. Car ces conduites antérieures avaient un sens.

Un exemple en seraient les mythes. Wallon les rapproche de la connaissance scientifique : "Entre le monde mythique et le monde de la science il y a similitude de fonction : ils sont l'un et l'autre le monde des causes sous-jacent ou mieux mêlé au monde des effets sensibles"(10). Le triomphe de la science est dû à la plus grande précision des techniques qui lui ont ouvert la voie et qu'elle perfectionne indéfiniment, mais il n'aurait pas été possible sans l'attitude cognitive que les mythes ont développée pendant des millénaires : la référence du vécu à des sources invisibles, première conception systématisée de la causalité.

Quand la transformation méconnaît le sens des conduites qu'elle veut remplacer, il y a inévitablement *aliénation*. Wallon donne comme exemple la "révolution" nationale-socialiste, qui menace l'intégrité de l'individu en dénonçant les méfaits de l'intelligence, en faisant passer au premier plan ce qu'il y a de biologique en lui, le sang, la race(11). Autre exemple, celui de la spécialisation dans les travaux, envisagée par A. Smith comme la fin de toute culture : "cette opposition entre une culture qui serait d'ordre général et une spécialisation fatale des activités, ce divorce infligé à la *nature humaine*, c'était une menace radicale pour la civilisation"(12). Pour parer à de telles menaces, il faut que les révolutions reconnaissent que la "nature" humaine non seulement comporte une pluralité de dimensions, mais encore qu'elle est faite de la dialectique entre différenciation et intégration : les hommes n'ont cessé de multiplier les conduites relativement hétérogènes entre lesquelles se partage leur vie (techniques, amour, langage, religion,

arts, sciences, pouique, morale, etc.) et n'ont cessé de les signifier les unes par les autres, dans des échanges qui sont des inventions des individus-personnes.

Cette perspective est bien dans l'axe du matérialisme historique (ce sont les hommes qui font l'histoire), mais elle n'est pas toujours explicite chez les auteurs marxistes, et notamment chez ceux qui ont avancé la thèse de l'histoire comme procès sans sujet – en même temps qu'ils manifestaient leur incompréhension de l'objet de la psychologie, que Wallon avait clairement défini :

"Entre ces deux systèmes de conditions organiques et sociales, une marge est ouverte à l'activité de tous et de chacun, où les combinaisons de bûts et d'aptitudes, de réactions réciproques, d'incidences en cascades, sont susceptibles de tous les degrés entre le conformisme et le polymorphisme, entre la contrainte et la liberté"(13).

Dans cette "marge" s'élabore le changement social, en tant que mise en cause, à partir des expériences des individus dans les groupes, des aliénations dont ils détectent la source dans les milieux.

IV — LA DIALECTIQUE DU PSYCHOLOGIQUE ET DU SOCIAL

Expérience : Wallon apporte sur ses niveaux et sur son évolution des indications importantes dans les *Origines de la Pensée chez l'enfant*. L'enregistrement du fait n'est pas une expérience véritable : il peut n'aboutir qu'à des interprétations divergentes, rester prisonnier des fabulations qui se greffent sur lui ou de rapprochements verbaux qui mènent à des impasses. L'expérience n'est féconde que discutée, interrogée pour en faire surgir des hypothèses soumises à vérification. L'expérience appelle une activité psychologique et sociale qui réalise la signification du fait par son inscription critiquée dans des ensembles de connaissances dont elle vérifie la validité ou dont au contraire elle révèle l'insuffisance.

On pourrait dire que pour Wallon l'expérience est l'opération par laquelle l'individu effectue l'intégration, diversifiée selon les acquis

cognitifs qu'il a élaborés dans ses relations aux autres, "de l'inconscient biologique et de l'inconscient social"(14), des informations et des motivations émanées de l'organisme au contact du réel, et des cadres conceptuels, des méthodes de pensée fournis par la culture de son milieu.

Les structures biologiques, on le disait plus haut, sont des régulateurs éloignés de l'organisation sociale, puisque celle-ci ne peut subsister qu'à la condition de satisfaire aux exigences des premières. Ces structures pourtant évoluent sous l'influence des institutions, qui orientent non seulement les besoins, mais encore les processus fondamentaux de la connaissance et de l'action : la perception, la mémoire, la pensée évoluent en fonction des transformations techniques, économiques, culturelles. Le social est dans l'organique, l'organique est dans le social : il n'y a pas à les opposer, comme le font Durkheim, ou Ch. Blondel.

Cette intégration n'est pas automatique. Elle est un processus, au cours duquel deviennent objets de conscience les situations qui posent aux individus des problèmes d'adaptation, tandis que restent inconscientes les structures sous-jacentes. Elle est une activité psychologique, susceptible d'une ampleur plus ou moins grande : tantôt elle se limite à signaler les désadaptations locales, n'engendrant que des restructurations sociales minimes, tantôt elle opère une analyse des sources profondes de ces désadaptations, et propose une refonte des institutions. Celle-ci en retour pourra remodeler sur certains points les besoins et les attitudes des individus, et atteindre au cours du temps les infrastructures biologiques elles-mêmes.

Wallon aborde les problèmes de cette restructuration réciproque dans le domaine du travail (notamment dans *Principes de psychologie appliquée*) et dans le domaine pédagogique.

Sur le plan du travail, il indique clairement qu'on ne peut songer à en restructurer les modalités si on ne prend pas conscience qu'il s'agit de satisfaire aux besoins de la personnalité totale, car c'est bien elle qui est engagée dans l'acte du travail ; c'est elle qui est le principe intégrateur.

"Les différentes formes d'activité (mise en œuvre dans une tâche) ne sont pas des forces élémentaires et distinctes, qui auraient à composer les

unes avec les autres ; elles n'existent que relativement au sujet qui agit, qui les combine et qui les distribue" (p. 40) : la fatigue, l'intérêt et le désintérêt, l'adaptation aux rythmes et aux machines, à la complexité ou à la monotonie des tâches... varient en fonction des personnalités ouvrières.

Il faut donc prendre le contre-pied des organisateurs du travail qui modèlent les gestes sur la machine. Si on ne peut pas nier que les techniques transforment les fonctions psychologiques, il faut tenir compte du coefficient personnel. Plus encore, il faut tenir compte du coefficient humain. Le psychologue du travail ne peut se borner à définir les aptitudes de l'ouvrier adapté à une tâche, il doit collaborer à une structuration des tâches qui en l'ouvrier respecte les potentialités de l'homme et en permettre le développement (pp. 176-7).

Dans cet ouvrage Wallon n'a pas poussé très loin l'analyse des ressorts des changements dans le travail. Il ne suffit pas de reconnaître que les concepteurs de la modernisation du travail doivent tenir compte de l'ensemble du psychisme du travailleur. Il faut voir le mouvement social d'ensemble qui requiert, qui impose la transformation des activités productrices : la production suscite des besoins nouveaux aux divers niveaux de la vie sociale, des désirs opposés dans les diverses classes ; les expériences sociales des travailleurs notamment, les comparaisons qu'ils font entre le passé et le présent, entre le divers modes de vie dans la société globale, jouent un rôle non négligeable dans l'évolution des conditions de travail. Le changement dans les techniques surgit d'une lutte entre des représentations opposées du travail, mais aussi des interrogations idéologiques sur l'homme.

La critique sociale des conduites éducatives est poussée plus loin par Wallon. S'il est partisan des "pédagogies nouvelles" c'est en raison de sa conception du développement psychologique de l'enfant, mais c'est aussi parce qu'il a fait l'analyse des sources sociales de la coupure que les pédagogies traditionnelles établissent entre la connaissance et l'action, entre l'école et la société ; l'introduction au *Projet de réforme de l'enseignement* "Langevin-Wallon" rappelle leur insuffisance : méconnaissance des transformations économiques, des découvertes scientifiques, de la nécessité d'une formation civique et culturelle. Elles relèvent d'une idéologie élitiste,

qui tend à confier à la bourgeoisie les fonctions dirigeantes. Mais Wallon fait aussi la critique des pédagogies nouvelles⁽¹⁵⁾, celles de M^{me} Montessori, de Dewey surtout, auxquelles il reproche, soit de partir d'un point de vue individualiste, soit de concevoir la socialisation comme une adaptation aux structures sociales existantes : il ne veut pas séparer les droits du développement individuel de l'enfant de ceux de l'acteur social, créateur de culture, qu'il doit devenir. Ici aussi jouent et s'opposent les idéologies, les "systèmes de valeurs" caractéristiques des Personnes.

Ce dernier exemple d'approche du changement social éclaire la conception générale de Wallon.

Il ne peut y avoir de changement social sans un changement dans les structures psychologiques, mais ce dernier ne peut surgir de processus uniquement psycho-physiologiques : il découle d'un travail social à multiples aspects, dans une dialectique de la réciprocité et de la contradiction.

Quand Wallon étudie l'avènement d'une structure psychologique nouvelle, il insiste toujours sur le fait qu'il vient en même temps qu'un contexte social nouveau.

Ainsi la fonction posturale – fonction d'accommodation réciproque des mouvements dans l'adaptation au milieu – est considérée par lui comme le fondement des émotions dans leur diversité, et par là des communications affectives : mais si elle remplit ce rôle, c'est parce qu'elle développe "l'assimilation de leurs attitudes chez les membres du groupe" (*De l'Acte à la Pensée*, p. 243), c'est parce qu'elle instaure le groupe. De même l'imitation n'émane de la contagion émotionnelle qu'au prix d'un "retournement", qui opère une mise à distance de celle-ci pour "reproduire les articulations entre les mouvements" : ce retournement est en relation de réciprocité avec le développement de l'usage des instruments, du travail. Autre changement psychologique : l'avènement de la représentation. Elle est issue de l'imitation reproductrice, mais utilisée dans un nouveau contexte social : "dans l'imitation de scènes et d'événements, [dans] les simulacres qui opposent le signe à la chose" – par un besoin du groupe "de se saisir dans son homogénéité, dans sa continuité avec les ancêtres

totémiques". Quant à la représentation mentale, avec son va-et-vient de l'image à l'idée, elle ne peut être comprise comme un reflet du réel : "prototype volontariste des choses", elle est création d'un milieu nouveau, dans les techniques, les sciences, les philosophies, en vue d'organiser une action collective sur le milieu. Action inséparable du langage, avec sa double fonction, de "provoquer [de la part des autres] une modification du monde extérieur en suscitant une action" et de faire "retenir en soi le monde extérieur par une sorte de mimétisme plastique" (p. 248).

Réciproquement, tout changement social implique une restructuration du psychisme ; faute de la comprendre, le changement social s'étiole et se sclérose. L'exemple de l'enseignement est des plus propres à le faire saisir.

La réforme que Wallon a défendue n'est pas un simple catalogue de propositions programmatiques et méthodologiques. Elle envisage de favoriser, par le biais de l'éducation, l'avènement de nouvelles attitudes, de nouveaux désirs, d'une représentation nouvelle de la vie sociale. Au point de départ, il y a bien sûr une critique de la société bourgeoise et de l'enseignement élitiste, coupé de la vie sociale, spéculatif et pragmatique tout à tour, que cette société a secrété pour survivre. Mais ce qui inspire cette critique, n'est-ce pas en définitive que cette société enlève aux hommes la possibilité d'user des aptitudes que l'histoire biologique et sociale a mises à leur disposition : par exemple, de maîtriser la nature par le travail manuel, de devenir des acteurs sociaux, d'avoir des connaissances générales, de cultiver optionnellement les activités qu'ils préfèrent ? Dès lors, si la réforme de l'enseignement est guidée par une visée de restructuration des attitudes et des représentations, elle ne peut pas s'accomplir si, tout d'abord, les éducateurs ne prennent pas conscience des potentialités des enfants, s'ils ne se forment pas eux-mêmes à la connaissance des hommes d'aujourd'hui, et de leur société. Cela exige une réflexion critique sur les idéologies qui sont obscurément en lutte, et qui servent de régulateurs aux entreprises pédagogiques (idéologie du don, idéologie de l'argent, etc...).

Mais aussi, la réforme de l'enseignement doit s'interroger sur les moyens de faire désirer par les enfants eux-mêmes les activités que la critique sociale considère comme indispensables à la résolution de la crise. Wallon sur ce point demande aux éducateurs de "respecter les droits de

l'enfant" : "de ne pas lui imposer des pensées et des disciplines qui ont été élaborées par l'adulte à sa propre mesure", et non plus de "pas le mener en lui-même, comme si son développement ne pouvait être que de source endogène", mais de "stimuler sa spontanéité totale d'action et d'assimilation"⁽¹⁶⁾ : lui permettre de se déplacer en la personnalité de tous les Autres qui l'entourent, de construire les combinaisons d'objets, de mots, de pensées qui traduisent ses questionnements et ses expériences, de travailler en coopération, de s'interroger sur le monde des choses et des hommes, de choisir les activités qui lui paraissent convenir à sa personnalité, d'élaborer son système de valeurs... Pour Wallon, ces expériences des enfants et des jeunes contribueront grandement aux changements sociaux désirables ; on peut même dire qu'elles leur sont nécessaires.

Il savait cependant qu'elles ont besoin d'être étayées par des transformations sociales. Les mutations psychologiques ne "prennent" pas si ne sont pas créées les institutions qui leur permettent de se perpétuer. Comme réciproquement reste fragile tout changement institutionnel auquel ne correspond pas une transformation des désirs, des attitudes, des représentations sociales.

Société et individu sont en équilibre instable : les changements sociaux s'effectuent dans des rééquilibrations où chacun des deux termes a son rôle spécifique, mais ne peut le remplir qu'en s'appuyant sur l'autre.

NOTES

- (1) La vie mentale, *Encyclopédie française* : les faux et les vrais problèmes, 8, 64. 3.
- (2) *Ibid.* 8. 04. 5. (souligné par nous).
- (3) *Ibid.* 8. 64. 4.
- (4) Psychologie et techniques. *A la lumière du marxisme*, Paris, 1935, in *Enfance*, 1963, pp. 15-30.
- (5) Le réel et le mental, repris in *Enfance*, 1959, pp. 367-397.
- (6) *Ibid.*, pp. 396-7.
- (7) La vie mentale, *Encyclopédie française*, 8. 54. 3-4.
- (8) Milieux, groupes et psychogénèse, *Enfance*, 1959, n° 3-4, pp. 294-5.
- (9) *Ibid.*, p. 296 (souligné par nous).
- (10) Le réel et le mental... *Enfance*, 1959, p. 378.
- (11) Psychologie et éducation de l'enfance, *Enfance*, 1959, p. 198.
- (12) La réforme de l'Université, *Ibid.*, p. 445 (souligné par nous). Le terme nature n'est pas synonyme d'essence : il indique seulement les ancrages génétiques et historiques qu'il est impossible de méconnaître sous peine d'aliénation. Il s'agit de l'histoire "naturelle" de l'homme.
- (13) *Origines de la Pensée*, t. II, p. 424.
- (14) La psychologie, science de la nature et science de l'homme (1931), in *Enfance*, 1959, n° 3-4, p. 219.
- (15) Sociologie et éducation, in *Enfance* 1959, n° 3-4, pp. 342-343.
- (16) *Pour l'Ere Nouvelle*, 1933, n° 91.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'H. Wallon cités :

- L'enfant turbulent.. Paris : F. Alcan ; 1925.
- Principes de psychologie appliquée. Paris : A. Colin, 1930.
- L'enfant et le milieu social. Pour l'Ere nouvelle, 1933, 91, 237-241.
- Science de la nature et science de l'homme : La psychologie. Revue de Synthèse, t. II, 1931; rééd. in *Enfance*, 1959, 3-4, 203-219.
- Le réel et le mental. J. de Psycho. 1935, 5-6; rééd. in *Enfance*, 1959, 3-4, 367-397.
- Psychologie et technique. J. de Psycho. 1935 et in *A la lumière du Marxisme*, Paris, Ed. Soc. Int. 1935, 128-148 ; rééd. in *Enfance*, 1963, 1-2, 15-30.
- Psychologie et Education de l'Enfance, Leçon d'ouverture au Collège de France, 1937, rééd. in *Enfance*, 1959, 3-4, 197-202.
- La vie mentale. Paris, Encyclopédie française t. VIII, Larousse, 1938.
- De l'acte à la pensée. Essai de psychologie comparée. Paris : Flammarion, 1942.
- Les origines de la pensée chez l'enfant, Paris : P.U.F, 2 tomes, 1945.
- La réforme de l'université, Enseignement et Culture, 1945, rééd. in *Enfance*, 1959, 3-4, 443-449.
- Sociologie et éducation. Cahiers intern. sociologie, 1951, X, 19-33, rééd. in *Enfance*, 1959, 3-4, 324-333.